

HISTOIRE

DES

THÉORIES ET DES IDÉES MORALES

DANS L'ANTIQUITÉ

---

TOULOUSE, IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28

---

107

HISTOIRE

DES

THÉORIES ET DES IDÉES MORALES  
DANS L'ANTIQUITÉ

PAR

J. DENIS

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANCIENNE A LA FACULTÉ  
DES LETTRES DE CAEN.

~~~~~  
OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT  
(ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES)

~~~~~  
Deuxième édition.

—  
TOME PREMIER



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

Libraire du Collège de France, de l'École normale supérieure,  
des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

7, RUE DE MÉDICIS, 7

—  
1879

## PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

---

Le présent livre est un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Mais l'auteur a usé largement d'un droit que lui laissaient les habitudes libérales de cette académie : il a corrigé et remanié son ouvrage comme il l'entendait, sauf à indiquer les passages où il modifiait non-seulement la forme, mais encore le fond des idées. Il croit d'ailleurs n'avoir fait que développer la pensée qui l'avait dirigé dans son premier travail, et qui, sans doute, lui a valu les suffrages de l'Institut.

Cette pensée était tout entière contenue dans l'épigraphie : « Les hommes se transmettent le flambeau de la vie à la manière des coureurs dans les fêtes sacrées. » L'homme est un, quoiqu'il change sans cesse ; la vie morale de l'humanité est une, quoiqu'elle soit dans un perpétuel mouvement : c'est le flambeau que les générations se passent les unes aux autres en courant. Cela est surtout manifeste dans notre Occident. Depuis le jour où quelques braves, à Marathon et à Salamine, ont sauvé avec leur liberté les espérances de la civilisation, il y a un progrès continu, et la liberté brille à

l'origine de ce progrès. Or, de la liberté est née la philosophie, ou cette incessante révolution, qui ne permet pas à l'humanité de s'endormir dans un repos corrompé et mortel. Certains barbouilleurs de papier, je ne dis pas parce qu'ils n'ont jamais eu l'honneur de penser, mais pour des raisons moins belles encore, en veulent beaucoup à la philosophie. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle les connaît : au temps de Socrate, ils se nommaient Anytus et Mélitus; au temps de Sénèque, Régulus et Suilius; au temps de Voltaire, Patouillet et Fréron; il n'est pas besoin de dire comme ils se nomment de nos jours. La philosophie se rit d'eux et les méprise, parce qu'il n'est donné à personne ni à rien de prévaloir contre la force de la pensée et contre l'expansion nécessaire de la vie.

Partageant la foi du dix-huitième siècle, que les vérités morales, nécessaires à la vie humaine, ne sont le privilège d'aucun temps, d'aucun peuple, ni de personne, j'ai voulu interroger ceux des monuments de l'antiquité que je pouvais aborder par moi-même, et je me suis convaincu, en effet, que les anciens avaient l'esprit et le cœur faits comme les nôtres : partout la même conscience, mais se transformant, se développant, s'étendant d'une manière aussi nécessaire et aussi naturelle que la graine du chêne pousse des racines, un tronc, des feuilles et des rameaux. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, il n'y a point de sauts brusques ni de générations spontanées, parce qu'il n'y a point de création nouvelle; on ne saurait constater que des transformations et des développements, sui-